

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 39

Artikel: Bernard de Menthon : [1ère partie]
Autor: F.N.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178175>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

haut de l'arbre le plus voisin, ou bien trois moins que l'on rencontre en même temps sur le chemin. Dans les familles, c'est une pendule antique qui s'arrête au coup de minuit, tel meuble qui se trouve déplacé un beau matin, le chien de la maison qui hurle sans cause connue, etc., etc.

Est-il besoin de dire que ces superstitions ne reposent sur aucun fondement réel et raisonnable ? Il ne saurait y avoir de corrélation possible entre une attaque d'apoplexie et un chat qui miaule, entre la terminaison funeste d'une fièvre typhoïde ou d'une inflammation de poitrine et le ressort d'une pendule. Et comme on ne saurait toujours contester leur existence, elles sont le résultat évident de simples coïncidences qui frappent d'autant plus qu'elles sont, d'une part, plus merveilleuses, et que de l'autre, l'esprit est précisément plus porté à les rechercher.

Si toutes les fois qu'une pie crie ou qu'un hibou gémit, quelqu'un devait mourir, la terre serait bien-tôt dépeuplée. Nous en connaissons pour notre part, plus d'un qui serait déjà mort bien des fois.

Dr A. CHATELAIN.

—
L'empereur a passé jeudi à la gare de Lausanne où il s'est arrêté quelques minutes. L'*Estafette* qui raconte le fait avec une noble indifférence, manifeste une profonde pitié pour les coupables qui ont osé acclamer l'empereur. Elle s'écrie en haussant les épaules : *L'humanité est partout la même !*

Des Suisses, des républicains ! quel crime abominable !.....

Espérons toutefois que parmi ces malheureux il y aura beaucoup de repentants.

Mais ce qu'il y a de plus fort dans cette déplorable affaire, c'est que, d'après le journal en question, des voix féminines (non, la chose est impossible !) auraient essayé d'un *Vive l'impératrice !*

Et comme un paon superbe qui laisse tomber une de ses plumes dorées et chatoyantes au milieu des pauvres volatiles de la basse cour, l'*Estafette*, pour se résumer sur l'événement de jeudi, laisse tomber de toute sa hauteur ces paroles indulgentes :

Somme toute, nous avons vu passer un homme au teint bronzé, à l'air intelligent, au sourire presque malicieux : c'était l'empereur des Français.

France, tu peux maintenant dormir tranquille, l'*Estafette* a bien voulu concéder à ton chef un *air intelligent !*

—
Un journal anglais dit qu'on peut se faire une échelle du plaisir et de la peine, analogue à celle du thermomètre, le point 0 marquant la limite du plaisir et le commencement de la peine. Au-dessus de 0 on destinerait un certain espace à ce qu'on appelle simplement bien-être, et au-dessous on prendrait un même nombre de degrés pour le malaise. Au-delà de ces limites respectives commence-

raient le plaisir et la peine proprement dits. Du grand nombre de personnes qui sont dans l'état que nous nommons malaise, bien peu renonceraient volontiers à la vie, d'où l'on peut inférer que dans cet état, il y a encore quelque portion de bien-être, et que l'état moyen de la vie est borné à ce bien-être mêlé à une portion de malaise, parce que les grands plaisirs et les grandes peines sont rares. Le bien-être étant donc notre état habituel, le plaisir, lorsqu'il sera égal à la peine, paraîtra moins vif que celle-ci, et des instants égaux de chacun paraîtront inégaux en durée.

La *Démocratie Suisse* publie, dans son numéro de mardi dernier, les vers ci-après, à la mémoire des victimes du 22 août 1864 :

Victimes d'une cause aussi juste que belle,
Frappés sans défiance au milieu du chemin,
Ce jour anniversaire à nos âmes rappelle
Vos vertus, votre mort, la veuve et l'orphelin.
Sur vos tombeaux sacrés, saints lieux exempts d'alarmes,

Les fleurs de l'amitié ne peuvent se flétrir;
Vos proches, vos amis viennent mêler leurs larmes,
Et nous, indépendants, un pieux souvenir.

—
Bernard de Menthon.

I.

La ballade chevaleresque des Espagnols a trouvé dans *Bernard del Carpio*, ennemi de Charlemagne et rival de Roland, son héros national et le pendant de son illustre Cid ; et la pieuse légende des Alpes place sur les autels de son culte saint *Bernard de Menthon*, le fondateur des hospices qui portent son nom. Le pays de Vaud, appartenant jadis au duc de Savoie, échangea la croix rouge contre la croix blanche, en suivant les destinées de la Suisse ; mais il ne put le faire sans sacrifier la religion à laquelle il était depuis si longtemps attaché. Depuis ce temps la naïve légende des premiers jours du christianisme quitta à regret et à pas tardifs les charmants coteaux de la rive droite du Léman, pour se réfugier dans les montagnes, les cavernes et les ermitages du Valais et de la Savoie, « Hélas ! les dieux s'en vont comme les hommes, et leur poésie s'éteint ! » pourraient répéter avec le poète classique, les personnes qui aiment à contempler ces « roses de Jéricho », dont le calice ne s'épanouit qu'aux âmes simples et enfantines.

Mais n'y a-t-il donc plus rien de ces anciennes croyances dans le souvenir du peuple vaudois ? Le printemps des sentiments religieux n'a-t-il laissé aucune trace dans les vignobles baignés par le Léman ? Oh non ! nous en trouvons encore quelques vestiges, et parmi les saints, vénérés par les vaudois, le souvenir de l'homme de Dieu, fondateur de l'hospice du *Saint-Bernard*, s'est conservé avec toute l'auréole de sa gloire. Son nom même est cité comme celui qui donnait au porteur le droit de bourgeoisie de Lausanne. On montre encore l'endroit, tout près de l'ancienne porte de Courvalou, où les seigneurs de Menthon possédaient un château qu'ils cédèrent à la ville pour y établir le premier collège académique, brûlé par accident en 1587. Quant au tombeau qu'on montre à la cathédrale comme celui du fondateur de l'hospice, c'est une erreur. Il renferme les ossements de l'évêque Guillaume de Menthonnez. Le pieux archidiacre d'Aoste, Bernard de Menthon, mourut à Novarre, en Italie, et fut enseveli dans

l'église de Saint-Laurent de cette même ville, comme nous le verrons à la fin de cette petite biographie.

Quelque soit le degré de parenté qui rattache les seigneurs de Menthon, domiciliés à Lausanne et propriétaires d'un autre château de Begnins, district de Nyon, à la famille du célèbre Bernard de Menthon, nous croyons pourtant que les lecteurs du « *Conteur Vaudois* » trouveront quelqu'intérêt à lire la pieuse légende de *saint Bernard*, que nous empruntons en partie à un ouvrage qui porte le titre « *Les saints du pays du Valais.* »

« L'esprit du véritable christianisme, dit l'auteur de ce livre, a quelque chose de grand et de sublime ; car il montre partout et en tout temps son origine céleste et sa force divine, en élevant l'homme au-dessus de l'homme, et en le transformant quelquefois en ange terrestre. Il en est ainsi du fondateur de l'hospice du Mont-Saint-Bernard.

Bernard de Menthon naquit en 923, au château de Menthon, près d'Annecy. Son père, le comte *Richard de Menthon*, héritier d'un riche patrimoine, avait épousé *Berhione de Duin*, proche parente d'*Olivier*, comte de Genève, pair de France, que la tradition range au nombre des douze paladins de Charlemagne. Issu d'une race illustre et puissante, et naturellement fier et ambitieux, le comte Richard entrevit, dans la naissance de son fils, l'espérance d'augmenter encore, par un mariage avantageux, l'opulence et l'éclat de sa famille. La mère de Bernard ne partageait pas les vues de son mari, son cœur humble et pieux averti par des pressentiments et des songes, caressait l'idée de voir son fils se consacrer au saint ministère. Soumise et dévouée à son mari, elle ne chercha pas à contrarier son époux dans les dispositions qu'il prit pour éléver son fils et pour lui donner l'instruction convenable à son rang, mais elle ne négligea aucune occasion pour faire éclore au sein de son enfant chéri cette fleur céleste qu'on appelle amour divin et qui trouve sur la terre son meilleur symbole dans la rose alpestre ; car semblable à celle-ci, elle aime la solitude, elle se nourrit de la lumière et de la rosée du ciel, et elle est dépourvue d'épines. La pieuse comtesse profita de chaque moment pour diriger l'attention de son enfant sur des objets d'un ordre plus relevé et pour l'habituer de bonne heure à porter ses regards vers le ciel et à chercher son seul bonheur dans la prière et la contemplation.

Elle trouva un fidèle conseiller et un puissant auxiliaire dans *Germain*, l'excellent précepteur de son fils. Cet homme s'attacha à former non-seulement l'esprit de son élève, mais aussi à conserver la pureté de son cœur.

Sous la direction de ce pieux précepteur, le jeune Bernard avait atteint l'âge où l'intelligence a besoin d'une nourriture plus forte pour se développer entièrement. L'instruction que Germain pouvait lui donner au château paternel ne suffisait plus, et ses parents se décidèrent enfin à se séparer de lui et à l'envoyer à la Haute Ecole de Paris, comme on appelait alors l'université de cette ville, école qu'on regardait à cette époque comme le plus brillant foyer de culture intellectuelle.

Bernard, dont le cœur ne connaissait d'autre désir que celui d'enrichir et d'orner son esprit de connaissances utiles, parcourut rapidement tout le domaine des sciences et des lettres et soupirait après le moment de quitter Paris pour revoir ses chers parents. L'éclat d'une grande ville, ses amusements et distractions n'eurent aucun attrait pour une âme qui n'aimait à s'ouvrir qu'aux rayons de la vérité divine.

Au milieu de ce tourbillon de plaisirs mondains, son cœur se sentait vide, et les connaissances humaines meublaient son esprit sans le satisfaire. C'est pour cela que Germain lui conseilla de compléter son éducation par l'étude de la théologie et de chercher dans l'éloquence sacrée la source vive qu'appelait sa soif ardente.

Un jour le pieux jeune homme, qui avait suivi les conseils de son ami paternel, entendit parler de *St-Nicolas de*

Myre et des miracles qu'il avait accomplis en propageant le christianisme ; le professeur raconta la destruction du temple payen de *Myre*, l'abolition de l'idolâtrie, et tous les miracles de la foi qui s'étaient passés alors. Bernard écoutait avec une attention croissante ce récit plein d'intérêt ; il se rappela que dans les montagnes de sa propre patrie, à peu de distance de Menthon, le paganisme et l'idolâtrie subsistaient encore, et que la statue de Jupiter qui dominait les hauteurs du Mont Joux, attirait continuellement beaucoup d'adorateurs.

Entraînés par les paroles éloquentes de son maître, Bernard prit la résolution de suivre l'exemple du saint homme et d'extirper les dernières traces de l'idolâtrie dans son pays natal. Il le choisit pour patron et se voua au saint ministère. Pour prévenir tous les obstacles que son père ne manquerait probablement pas de lui faire, il prononça à Paris les vœux qui le rattachaient irrévocablement à l'Église par des liens indissolubles.

Peu de temps après, le jeune comte se rendit à la prière de ses parents, quitta Paris et retourna à Menthon, en compagnie de son ami paternel, le précepteur Germain. Une épreuve bien pénible à son cœur et des tentations bien difficiles à vaincre l'attendaient dans l'accueil cordial et chaleureux qui lui préparaient ses parents. Son père, le comte Richard, avait invité tous ses amis et personnes connues des châteaux avoisinants, et parmi les invités on attendait aussi le comte de *Miolans* ainsi que sa charmante fille, la comtesse *Marguerite*. La musique jouait et tout le monde adressait des félicitations au jeune Bernard, dont la beauté juvénile, l'air distingué et les belles manières captivaient tous les cœurs.

Après l'avoir tendrement embrassé, le comte Richard lui dit, en présence de toute cette noblesse : « Mon cher fils, nous t'avons rappelé auprès de nous, parce que nous voyons en toi notre seule espérance et consolation, et l'unique appui de nos vieux jours. Dans ton absence nous avons choisi pour toi une belle fiancée, ton égale en noblesse et en vertu. La jeune comtesse Marguerite viendra demain avec son noble père pour célébrer ses fiançailles avec toi. C'est la plus belle et la plus noble vierge de toute la contrée, qui ne refusera pas de t'accorder avec sa main, le bonheur de contracter une alliance intime avec une maison puissante, dont le chef est un de mes meilleurs amis. Tu comprends donc pour quel but la noblesse se trouve rassemblée ici ; elle assistera à tes fiançailles et te servira de témoin. »

Ces paroles furent un coup de foudre pour le jeune Bernard ; elles le plaçaient dans la cruelle alternative de désobéir à ses parents ou de violer les serments qu'il avait prononcé à Paris, et par lesquels il avait choisi l'Église pour fiancée. Il garda le silence pendant quelques moments, les yeux fixés à terre ; puis il les releva et dit à son père :

« Que la volonté de Dieu soit faite, je n'ai qu'un seul désir, c'est celui de vous plaire tout en me soumettant aux arrêts de Dieu. Les fatigues du voyage me rendent incapable aujourd'hui de vous répondre convenablement, mon père, permettez-moi de me retirer dans ma chambre et d'invoquer l'assistance divine dont j'ai besoin pour me rendre à vos désirs. »

Le comte Richard, surpris des paroles de son fils, ne pouvait pas comprendre pourquoi Bernard hésitait de lui exprimer ses vifs remerciements au sujet de l'alliance qu'il avait projeté pour lui ; mais son âme était bien éloignée de l'idée que ses paroles étaient de nature à le séparer éternellement de son fils et à forcer celui-ci de quitter à jamais la maison paternelle.

F. N.

(*La suite au prochain numéro.*)

L. MONNET ; — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE — SOCIÉTÉ VAUDOISE DE TYPOGRAPHIE